

Le Monde

« Nous avons péché par arrogance, persuadés d'être les seuls penseurs de la musique et du son, et nous payons aujourd'hui le prix de notre consanguinité »

Tribune

Raphaël Cendo, compositeur, récipiendaire du Lion d'argent de la Biennale de Venise

La musique contemporaine française s'est éloignée de la cité et le manque d'intérêt du public donne l'impression que ce secteur est en état de mort cérébrale, s'inquiète le compositeur Raphaël Cendo dans une tribune au « Monde ».

Créé en 1974 par Pierre Boulez (1925-2016), à l'instigation du président Georges Pompidou (1911-1974), l'Institut de recherche et de coordination acoustique/musique, plus connu sous l'acronyme Ircam, annonçait un bouleversement dans la vie musicale française.

Ce laboratoire allait très vite produire des résultats dans les domaines de la recherche scientifique, de l'innovation technologique et de la création artistique. Deux ans plus tard, le chef et compositeur français fonda l'Ensemble intercontemporain, une formation d'élite, consacrée à la création et à l'exécution de la musique la plus exigeante et novatrice de notre temps.

Parce que ces deux institutions étaient l'œuvre d'un visionnaire et furent pensées comme complémentaires, elles contribuèrent à cette exception culturelle qui fait la gloire de la France. Reste que ce projet avait une part maudite : nombre de compositeurs pionniers de l'électroacoustique, tels Pierre Schaeffer (1910-1995), Pierre Henry (1927-2017) et Bernard Parmegiani (1927-2013), dont le seul tort était de ne pas plaire à Pierre Boulez, en furent purement et simplement évincés.

Après avoir étudié le piano et la composition à l'École normale de musique de Paris, puis au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, j'ai intégré le cursus de composition et d'informatique musicale de l'Ircam. C'est là, au milieu des années 2000, que j'ai développé le concept de « saturation instrumentale » – explicité dans l'article intitulé « Les paramètres de la saturation », disponible sur le site de l'Ircam – qui a eu un grand retentissement.

Qui nous écoute ?

Presque vingt ans plus tard, j'ai pourtant le sentiment que la musique contemporaine française a disparu des radars. Je me demande qui nous écoute. Le pouls bat encore, on passe des commandes, on crée de nouvelles œuvres, preuve que le logiciel artistique et politique créé par Boulez est toujours opérationnel. Mais le manque d'intérêt du public donne l'impression que notre secteur est en état de mort cérébrale.

La construction du nouveau conservatoire de Paris et de la Philharmonie de Paris, complétant cette magnifique Cité de la musique pour laquelle Pierre Boulez milita, a permis à de jeunes compositeurs de se révéler et de s'imposer. Hélas, prisonniers de son influence, les « disciples » de Boulez, en poste dans les institutions, n'ont su s'adapter ! Résultat : un immobilisme total de la pensée musicale dans les institutions censées justement l'encourager.

A quel moment ces gestionnaires éclairés sont-ils passés de la « boulezmania » à la « boulezdoxa » ? Des historiens nous le diront peut-être un jour. En attendant, le modèle qu'ils ont

mis en place, avec Boulez en référent absolu, s'est diffusé, asphyxiant toute velléité d'invention et de créativité. Ce modèle, pyramidal et centralisé, les centres nationaux, même de moindre envergure, les pédagogues et les compositeurs s'y sont docilement conformés, dans une logique de « reproduction » du système, au sens où l'entendait Pierre Bourdieu.

Les prétendues innovations conceptuelles ou esthétiques – musique-vidéo, musique-lumière, art-média, musique-média –, visant à donner, bon an mal an, l'illusion au public que les choses changent et qu'il y a une pluralité de l'offre, ne sont, pour reprendre une expression de Pierre Boulez, que des « *cache-misère* ».

Gestes et sonorités d'un autre âge

A l'étranger, la musique que nous produisons est parfois moquée pour son académisme, ses gestes et ses sonorités d'un autre âge. La jeunesse française ne rêve plus de travailler dans les institutions où j'ai été formé et où j'ai ensuite enseigné. Au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, le nombre de candidats au concours d'entrée en composition ne cesse, année après année, de décroître.

La mondialisation n'excuse pas tout. Nous avons péché par arrogance, persuadés d'être les seuls penseurs de la musique et du son, et nous payons aujourd'hui le prix de notre consanguinité.

Il devient urgent de nous poser la seule question qui vaille : remplissons-nous toujours notre mission, celle de produire des œuvres novatrices, mais qui s'adressent à tous, parlent de nous et du présent ? J'en doute, et c'est pour cela que j'ai décidé de migrer, d'abandonner la musique que j'avais créée pour en inventer une autre : un compositeur ou un artiste qui ne se remet pas en cause n'a pas d'avenir.

En Allemagne, où je vis et je travaille à l'heure où j'écris ces lignes, il n'y a pas de problème de « centralisation » du pouvoir et des idées. Chaque Land a son propre mode de fonctionnement. Aucune institution n'a jamais reposé sur un seul compositeur, comme c'est le cas chez nous. Il n'y a pas de confusion entre le politique et l'esthétique.

Pluralité artistique

Cette séparation des pouvoirs a garanti une pluralité artistique que l'on chercherait en vain en France où l'on croule sous le poids de la politique, de l'idéologie, et d'une idée très arrêtée et, convenons-en, très bourgeoise, de ce qu'est le savoir-faire.

A vous, jeunes compositeurs de demain, j'ai envie de dire : déprogrammez-vous ! Demandez-vous pourquoi vous composez. Demandez-vous si le monde a besoin de votre musique ou si vous ne faites qu'annoncer des formules obsolètes. Refusez la doxa dominante perpétuée par des structures détachées de la réalité qui prétendent vous dicter quel chemin doit prendre votre art.

Cherchez des sons véritablement nouveaux, puisez dans les forces du passé, articulez des univers musicaux que l'on dit irréconciliables sous prétexte que certains seraient plus savants et plus nobles que d'autres. Demandez-vous si votre musique est juste décorative ou si elle est de nature à changer votre vie et celle de vos contemporains. Ne soyez pas de bons élèves.

A l'instar du jeune Boulez, jetez des anathèmes, contredisez-vous, sortez de l'obscurantisme des conventions, relevez le défi du monde d'aujourd'hui en commençant par l'écouter, comme surent le faire les meilleurs créateurs des années 1970. N'ayez pas peur de l'inconnu. De grâce, inventez.

> article à retrouver sur [Le Monde](#).

Raphaël Cendo, « Nous avons péché par arrogance, persuadés d'être les seuls penseurs de la musique et du son, et nous payons aujourd'hui le prix de notre consanguinité », *Le Monde*, 1er mai 2022.